

BERNIER, Paul, *Le cheval canadien*. Québec, Les Éditions du Septentrion, 1992. 168 p. 24,95 \$

Mario Gendron

Volume 46, numéro 3, hiver 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/305112ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/305112ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gendron, M. (1993). Compte rendu de [BERNIER, Paul, *Le cheval canadien*. Québec, Les Éditions du Septentrion, 1992. 168 p. 24,95 \$]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 46(3), 501–503. <https://doi.org/10.7202/305112ar>

COMPTE RENDU

BERNIER, Paul, *Le cheval canadien*. Québec, Les Éditions du Septentrion, 1992. 168 p. 24,95\$

Hormis quelques courts écrits de spécialistes des questions agricoles, agronomes ou propagandistes du gouvernement, et un excellent texte de l'historien Robert Leslie Jones paru en 1947 («The Old French-Canadian Horse: its History in Canada and the United States», *CHR*, 28 (juin 1947): 125-155), aucune étude sérieuse n'avait abordé l'histoire du cheval canadien, la plus vieille et l'une des races de chevaux les plus fameuses d'Amérique.

Le livre de P. Bernier, agrémenté de plusieurs photos, gravures et tableaux, se divise en huit courts chapitres articulés autour d'un thème. Les trois premiers traitent de la Nouvelle-France, le quatrième s'attarde à décrire le cheval canadien et les quatre chapitres suivants parcourent la période de 1760 à aujourd'hui.

C'est sous l'influence conjuguée de l'intendant Jean Talon et du ministre Colbert, entre 1665 et 1671, qu'on introduit les premiers chevaux en Nouvelle-France. On évalue leur nombre à environ 80 et c'est de ce noyau primitif que, par hybridation interne et acclimatation, la race des chevaux canadiens tire son origine.

Au moment de la Conquête, la colonie abrite près de 13 000 solipèdes et, en 1784, plus de 30 000. La race, demeurée pure jusque-là, commence alors à subir ses premiers outrages. L'introduction des chevaux «anglais», le *Clyde*, le *Thoroughbred* et le *Suffolk Punch*, favorise d'abord les croisements avec les juments canadiennes et donne naissance à une nouvelle génération d'hybrides. Puis, ce sont les Américains qui commencent après 1820 à s'intéresser à ces Canadiens qu'ils trouvent résistants au travail et, de surcroît, excellents trotteurs. Ils vont sillonner le Québec durant plus de quarante ans à la recherche des meilleurs sujets, offrant souvent de fortes sommes pour les plus rapides d'entre eux.

Les effets de ces deux facteurs (croisements et exportations) conduisent plusieurs spécialistes à affirmer vers 1880 que la race canadienne est complètement disparue. Mais ce n'était pas l'opinion du docteur J.-A. Couture, vétérinaire à la Quarantaine de Lévis, de François Pilote, fondateur de l'école d'agriculture de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, et de quelques autres qui considéraient au contraire qu'il restait suffisamment de sujets purs pour la reconstituer. L'ouverture des premiers livres de généalogie en 1889 et la

formation de la Société des éleveurs de chevaux canadiens en 1895, dont J.-A. Couture fut secrétaire de 1895 à 1922, donneront une impulsion considérable à ce mouvement. Le gouvernement fédéral s'engagera également dans le dossier au début du siècle en subventionnant deux grandes inspections qui conduiront à l'ouverture d'un nouveau registre (*stud book*), en permettant la mise sur pied d'un programme d'élevage scientifique à la station expérimentale de Cap-Rouge en 1912 et en créant le haras de Saint-Joachim en 1919. La race, quoique toujours menacée, était sauvée.

À la suite de la fermeture du haras de Saint-Joachim en 1940, le gouvernement provincial prend la relève et établit un programme d'élevage plus restreint à la station expérimentale de Deschambault. Le troupeau sera dispersé en 1982 par une vente à l'encan exclusivement réservée aux membres de la Société des éleveurs de chevaux canadiens.

La partie de cette étude qui traite de la Nouvelle-France est bien écrite, solidement documentée et elle nous fournit maints détails sur les premiers arrivages, sur l'amour immodéré des Canadiens pour les chevaux et la vitesse, et sur les différentes mesures coercitives mises en place par les autorités coloniales pour contrer les excès des habitants.

Mais plus on avance dans le XIX^e siècle, moins l'étude de P. Bernier semble assurée, quoiqu'elle demeure généralement intéressante. Par exemple, les quelques pages qu'il nous livre sur le début des courses dans le Bas-Canada sont d'un apport original et valent vraiment la peine qu'on s'y attarde. Il faut toutefois contester l'appréciation de l'auteur sur les objectifs poursuivis par le Haras national (1889) de Louis Beaubien, qui loin de promouvoir la régénération de la race canadienne, n'avait été créé que pour répondre aux besoins spécifiques d'un groupe d'éleveurs et d'importateurs de chevaux étrangers. Dans la même veine, l'énoncé selon lequel le gouvernement provincial aurait beaucoup contribué à la survie des chevaux canadiens (p. 135) est fortement démenti par le docteur Couture (*Mémoire*, 1905). Et au moment où l'histoire moderne du cheval canadien commence, après le début des premiers enregistrements, l'auteur met malheureusement un frein à son étude et ignore des questions aussi importantes que le débat entourant la centralisation des livres de généalogie à Ottawa et les affrontements linguistiques qui en résultent; il n'aborde pas non plus les motifs de l'abandon de l'élevage du trotteur, qui pourtant avait fait la renommée de la race, et il nous explique mal les motivations des hommes qui ont tant lutté pour confiner le Canadien à la ferme et lui donner une conformation mieux adaptée à ces fonctions exclusives. Mais si l'auteur s'était attaché au profil des principaux intervenants, les chevaux étant d'abord et avant tout l'affaire des hommes, s'il avait poussé une pointe du côté de la pensée clérico-conservatrice et agriculturiste qui prévalait au sein de la direction de la Société des éleveurs, peut-être aurait-il mieux compris la nature des prises de position sur le type et la conformation du Canadien qui, jusqu'à la fin des années 1960, ont paru irréversibles. Enfin, il aurait été intéressant pour le lecteur d'obtenir de l'information sur les syndicats d'élevage, sur l'introduction du demi-sang à partir de 1935, sur les travaux menés par les stations expérimentales, etc.

Une dernière remarque: Paul Bernier, dont les connaissances en hippologie semblent limitées, aurait eu intérêt à obtenir les conseils d'un expert dans le domaine; cela lui aurait permis une meilleure approche de son sujet et évité les énoncés parfois contradictoires quant à la description morphologique du Canadien.

En résumé, un bel effort de synthèse, qui nous renseigne adéquatement sur plusieurs aspects de l'histoire des chevaux canadiens, mais sans pouvoir en rendre compte complètement.

Société d'histoire de Shefford

MARIO GENDRON